

AD VITAM ÆTERNAM

Préface — Rêve d'auteur

J'étais à un guichet, rendant un livre intitulé *Clovis*.
Devant moi, une femme écrivait un commentaire sur le sien.
À mon tour, je prends une fiche… mais je n'arrive pas à écrire. Juste un mot, puis rien.
Je le dis à la dame, qui me répond :
— Mais vous avez déjà écrit un commentaire sur un autre livre.

Cela m'étonne.
Elle m'emmène, avec une autre femme, vers un tiroir d'archives.
Là, elle sort mon ancien commentaire, et commence à le critiquer.

Je réponds puissamment :
— Je pense autrement maintenant.
Et je prends l'exemple de Rimbaud.
Rimbaud n'a pas été compris.

La discussion s'enflamme.
Je continue, comme si quelque chose parlait à travers moi :
— Les formes diffèrent. Les styles aussi. Mais le fond… le fond est le même.
Le fond est identique pour une grande majorité d'auteurs, avec des nuances, mais pas d'essentiel.

Et c'est justement **parce qu'ils se ressemblent qu'ils peuvent se vendre**.
C'est ce que regarde l'éditeur :
— *Est-ce que ça peut se vendre ?*

À mon réveil, une pensée claire s'est imposée :

Le droit d’auteur, le copyright, la mise en statut…

Tout cela nourrit une vanité.

Une séparation.

Cela nuit à l’intelligence, et à l’amour de celle-ci.

Et c’est peut-être pour cela que les écrivains s’aiment si peu entre eux : **parce que chacun défend un territoire, une forme, une reconnaissance.**

Au lieu de servir l’élan nu.Parfait. Le poème sera donc intégré au recueil **Éclats d’un feu encore voilé** sous le titre : Ad vitam æternam

1. Les trois jours

Au premier jour

Tu croquais une pomme
Pour mordre dans la vie
Mais tout ce que j'ai pu te dire
N'a pas survécu au tonnerre
Comme tout ce que tu m'as dit ce soir-là

Au second jour

Partie pour toujours
Je me suis rassuré à jamais
Maintenant rassuré de ne pas vivre du passé
J'ai saisi l'instant présent
Pour faire un pas en direction du lac
Une libellule m'a frôlé la joue
Et j'ai joué un air dans ma tête

Historiquement,

L'origine du théâtre est la mise en scène de la totalité du savoir
Comme la poésie primitive est un chant s'accompagnant de l'au-delà,
poétiquement.

Au troisième jour

Tout ce que j'ai pu dire n'a pas été retenu
On n'emprisonne pas le souffle du vent
Sur le vent se posent seulement
Les ailes des oiseaux, petits et grands

2. Au soir de l'orage

Au soir de l'orage
Je me tenais droit
Puis je me suis allongé
Pour le laisser passer

Le vent avait cessé
La pluie tombait désormais sur la vitre
Et je l'écoutais
Tandis que j'observais l'écriture dessiner mes pensées

Au soir de cet orage d'été
Tout ce que j'ai dit s'est envolé
Rejoignant ainsi le flou artistique des nuages

3 Voyage

L’été touche à sa fin
L’automne est déjà là
L’hiver va arriver

Sur les tapis d’Orient
Je vole comme l’oiseau
Symbole de liberté
L’oiseau d’un pays à l’autre va
Rien ne peut l’entraver
Il voyage
Sans frontières, sans murs pour l’arrêter
il vole !

L’automne se pare des couleurs de septembre
En moi l’hiver est déjà prêt
C’est une énième saison
Ou la dernière avant la nouvelle année

Le coloriste soigne son tableau
Se laissant aller à l’émotion…
L’essence n’est pas ailleurs
La substance est ici même
Le peintre peint !

Quand l’automne sera passé
Je me reposerai
Puis au même instant
Dans la saison de l’hiver

Je me dénuderai

L’amour immatériel j’ai rencontré
Et comme l’oiseau
D’un continent à l’autre je vais
Comme une rose symbolisant le grand mystère
Qui n’en est pas un
Pour celui qui sait

La poésie chante !
Je l’écoute maintenant
Et je retrouve mes premiers sentiments
En attendant le printemps du nouvel an

———

4. Impression naturelle

À l’instant propice de la méditation,
la nature toute poétique dans son expression,
soudainement, devient simple ;
les mots ne suffisent plus à décrire ce sentiment ressenti
au plus profond de soi,
quand l’hiver l’a pris au corps.

On peut seulement écrire de la manière la plus dépouillée,
que sa blancheur donne le ton de sa chaleur intérieure,
à l’image de la singularité de l’homme dans son environnement,
peuplé d’étoiles brillantes au firmament ;

Homme, ressens-tu à ton tour ce ciel en toi ?
Si oui, donne-moi ta raison,
que je puisse entendre ton émotion.;
.

5 : 17 janvier

Jour de pluie : nostalgie.
Rose primitive : printemps.
Tu souffres, j'ai souffert
Tu pleures, j'ai pleuré
On vit pour mourir
Mourir de rire
Mourir pour vivre à nouveau
Ou s'en allé à l'éternité

Jour de pluie : nostalgie.
Rose primitive : printemps.
On laisse le corps
quoi qu'il arrive
Comme un chapeau
sur un porte manteau
Et la substance rejoint l'essence à sa source...

6. Les petits et les grands plaisirs

Au chahut ondulant des petits plaisirs,
Les vrais sentiments goûtent la saveur des fruits ;
Il n’est pas de plus beau jour
Qu’un soleil se levant au front de mer.

Je me souviens de cet instant
Dans l’île d’Yeu,
Sur la plage désertée,
Habitée des grands vents.

Les vrais sentiments ne s’interdisent rien,
Prennent les voluptés où elles sont,
Tracent sur les murs le bleu,
Et des bleus.

Des bleus à l’âme,
Des souffrances bleues
Sur la couleur chair des peaux humaines ;

Les petits et grands plaisirs
Sont éphémères comme la beauté.

7. Personne ne l’aurait entendu

Les âges se succèdent.
Aux saisons des espaces intérieurs
Se dessine l’âge de bronze et de pierre,
D’or et de fer,
Des métamorphoses d’Ovide.

La pêche d’automne est verte,
L’automne entonne l’hiver
Dans les passés de l’été.
La nature se dénature en feuilles mortes.
La terre s’enrichit
Des tenues de paysages printaniers.
Le jardinier cisaille des ballons orange.

Derrière la grange,
Des tailleurs d’ardoises ont construit mon toit ;
Du vasistas tombent des gouttes d’eau,
C’est vert dans la forêt des sapins,
Gris au ciel.

Des tailleurs d’ardoises
Ont construit mon toit de leurs mains.
Les miennes tiennent un crayon noir.
Une gomme est posée sur la table,
J’ai délaissé un instant
Les machines de haute technologie,
Les portatives
Et les notes du piano.

Une bougie m’éclaire couleur orangée.
La neige du vasistas est tombée l’hiver dernier.
C’était blanc dehors,
Rose mauve aux cieux.
C’était, si j’ose dire, merveilleux.

Sous le toit,
Le crier j’aurais pu,
Mais personne ne l’aurait entendu.

8. Aux balcons suspendus

Aux balcons suspendus que j'imagine,
Les septembres roses s'interposent.
Enfant haletant et rieur,
Enfant blanc, enfant de couleur,
— Quel vent t'amène, et renaîtras-tu de nouveau ?
— Je reviens du songe d'une nuit d'été
Et je prends tes mains dans mes mains.

À la saison sèche,
La pluie éclabousse tes joues,
Tandis que l'eau d'un ruisseau pur
dans les appartements insalubres des cités sans âme
s'infiltre.
Dehors, les sapins sont jaunes et la lune est passée.
Aux balcons suspendus des terres englouties,
Les cimetières sont de terre blanche,
On a sculpté des statues de pierre pour la gloire des hommes
Et creusé des trous pour déposer des ossements,
au nom d'un passé, sur une croix pour se souvenir.

Tout le monde est à la même exigence
Quand octobre vient au printemps
Pour semer des doutes
Au milieu des certitudes de l'esprit dans l'amour

9. Inutile poésie

Inutile poésie,
Le poète dans l’âme voit les architectures à l’image des poèmes.
Il les imagine le temps d’un instant,
Elles dansent alors élégamment en compagnie d’un amant.
L’amant alors est joyeux ;
Il fait un pas de danse en présence de belles femmes !

Le temps, doucement, se repose
À l’image du énième automne,
À l’image du fleuve sans vague,
Mais se heurte également à la réalité qui fait mal.

Inutile poésie,
Tu trompes ton monde
En t’appelant ainsi.
Demain, peut-être, je te reverrai,
Quand tes yeux refléteront enfin le ciel dans toutes ses nuances.

La beauté s’en est allée,
Peine perdue au premier matin,
La nuit vient de passer.

Au Soleil trompeur de l’enfance,
En vain, je cherche et je trouve.

Ce n’était pas si difficile,

Il suffisait d’y penser.
Peine perdue au dernier soir,
Tout vient de l’au-delà !

10. Dans l’éclaircie du jour

À la nuit de pluie
Quelques nuages sont passés
Dans l’éclaircie du jour
Je tente d’écrire un poème
Que le vent a mis à jour.

Bouteilles vides et poubelle pleine
Dans l’ombre du lampadaire
Un corps s’est allongé sur un banc
Pour tenter de dormir.

L’hiver blanc joue la morte saison
Des premiers jours du printemps
Au rouge midi de l’été
Léger et dansant
La tige du roseau ondule.

Dans l’éclaircie du jour
J’ai tenté d’écrire un poème
Mais rien n’est venu
Alors mes bras sont devenus mes ailes
Et j’ai volé.

11. Quand l’hiver sera là

Quand l’hiver sera là,
Je penserais à ceux qui n’ont pas de toit,
Du dedans, je ferais un pas vers dehors pour marcher sur la neige.

Quand l’hiver sera là,
Je penserais à ceux qui n’ont pas d’eau pour me satisfaire en moi-même.
Du dedans, je ferais fondre la neige, pour qu’elle traverse l’océan.

Quand l’hiver sera là,
Je penserais au sapin en montagne toujours vert, pour penser
au printemps.

Du dedans, je ferais un pas vers dehors pour penser à Sophie et
Novalis.

Quand l’hiver sera là,
Je penserais encore au romantisme et à tous les poèmes qui ne sont pas
populaires,
et du dedans, je ferais un pas dehors pour faire un pas dedans,
pour chanter mon hymne à la vie.

12. Ici et ailleurs

À ce pourquoi je suis ici,
Là et pas ailleurs,
Dans cette géographie, dans ce pays,
Je réponds;
Dans l'interstice de la mémoire collective,
Je m'évertue afin d'écrire pour me libérer.
Libération, comme un nom de code.
Liberté écrite en blanc sur le mur rouge.
Liberté dessinée et taguée sur les bancs offerts à tous.

Ailleurs,
Penser pour écrire n'est pas toujours autorisé,
Sous le prétexte de l'autorité arbitraire.

Ici et ailleurs, pourtant,
L'oiseau chante.
Ici et ailleurs, pourtant,
La rosée de la fraîche nuit vient au matin.
Ici et ailleurs, pourtant,
Les arbres sont en fleurs.
Ici et ailleurs, pourtant,
Les arbres donnent des fruits,
Les fleurs s'épanouissent,
Pour répandre leur parfum.

Ici, aujourd'hui même;
Qu'est-ce que l'identité?

Un morceau de papier délivré pour une nationalité
Donnant le permis de penser ou de respirer?
Ou appartient-elle au monde des idées
Sur lequel les grands hommes se sont penchés?

À ce pourquoi je suis ici,
Là et pas ailleurs,
Dans cette géographie, dans ce pays,
Je réponds :
Dénonçons l’injustice, la trahison, les préjugés et les idées fausses,
Pour préparer la solution finale de la non-violence.
Le temps finira bien par ouvrir le jour;
Les hommes qui écrivent liberté dans leur langue sont comme la nature qui n’a pas de frontière.

---

13. Ad vitam æternam

Au vent léger portant le papillon,
Dans la ville des parapluies bleus,
À l’hiver saupoudré de neige,
Dans la plaine des villes ensoleillées,
L’amour a toutes ses saisons dans le cœur,
Et la couleur que j’imagine, le temps de cet instant, est rose,
Tandis qu’un oiseau enchante *ad vitam æternam* Mozart qui vit encore.

14. Sur la place du souvenir

Sur la place du souvenir français,
Le cimetière fait face.
J'y suis allé autrefois,
Impressionné par ses sépultures
Ressemblant à de petits temples grecs.

Sur le pont entre deux mers, un souvenir m'attache,
La vague est passée et je me souviens ;
Je reviens d'un voyage,
Je prends le train et je vole.

———

15. Dans la nature

Intimement lié aux autres
qui m’emploient à leur service,
je suis, à mon tour,
atteint dans mon quotidien.

Les vieillards ne pensent plus qu’à eux-mêmes,
ne voyant par là, bien souvent,
pas plus loin que leur propre histoire de famille,

tandis que mes poèmes
se sont évanouis dans la nature.

———

16. Dans les pierres de Bretagne

Sur les pierres verticales de l'ancienne Bretagne,
le vent souffle aux esprits.

Il n'est pas écrit que la pierre meurt ;
elle vit à son rythme,
à côté de la forêt de Brocéliande.

Dans la coupe des végétaux,
l'eau a touché son point de chute.
Regarder en elle,
c'est accueillir un ciel en soi
parlant du soleil.

Quand le poète oublie les hommes,
il pense à eux,
pour tenter d'écrire de petites choses sans importance,
avec poésie si possible.

17. Malgré tout, la nature chante

À la fraîcheur du matin,
dans l’animation de la ville,
je me fonds.

Des bruits sourds m’envahissent,
et la pollution m’étouffe
à l’heure de pointe des travailleurs.

Toutes les questions sur la nature,
la nature de l’homme
ont cessé pour conclure…

Mais la nature,
dans son processus,
m’émerveille encore
quand elle chante.

———

19. Rencontre avec le Vivant

À l'horizon déclinant,
Dans le contrechamps de la mappemonde opérante,
Le soleil se levait en la faisant tourner sur elle-même,
Le sentiment de millions de gens d'un seul tenant à un seul regard est apparu.
Rien d'autre ne pouvait exister.
J'étais assis dans le sens de la gravité de la lumière
et j'avais cessé d'être ce que j'avais été
pour libérer mes chaînes.
Léger comme un papillon,
j'étais devenu libre depuis que j'avais rencontré le vivant ;
le vivant ne s'emprisonne pas dans les mots,
il hurle, il chuchote, suggère ou se tait pour ne plus décevoir.
Vivant d'amour et d'eau fraîche, désormais,
Seule la matière quotidienne de mon pain quotidien maintenant
Dans le monde matérialiste me rendait utile à mon prochain
Et me retenait à l'amour de la chair devenu corps
dans l'âme immortelle impalpable, au-delà de toutes possessions.

20. Matin sans année

Matin changeant, matin sonnant,
Matin sonnant, matin trébuchant,
À l'automne, sous un des plus beaux ciels,
Ou d'un soleil du mois de mai sans saisons,
À l'image des jours sans année
à conter la lune, à compter les lunes,
Les lunes sans soleils
et des soleils sans lunes,
À la barque dérivant et légère
le long de la berge des fantaisies paysagères,
Se sont assoupis quelques mots ;
des noms communs associés à un verbe irrégulier
se sont conjugués.
Les thèmes sont invariablement les mêmes
depuis que l'humain n'est plus androgyne,
L'amour est source de tous les malentendus
mais il persiste, aux champs des horizons distants,
à vouloir aimer encore…

21. Le vent vivant

Le vent, le vent vivant,
Vivant de rien, vivant de tout
Portait dans l'atmosphère l'oiseau en partance.
C'était avant l'orage du dernier été à Tanger ;
Une ville que j'imaginais le temps du poème.
Le voile s'était posé sur le mystère de la vie ;
Le temps des coïncidences n'est pas toujours celui
des heureux hasards qu'on est tenté de vouloir penser.
Au vent, au vent vivant,
Une femme est apparue.
Matière brute suspendue ;
Dans le repli de ses rondeurs
était alors un diamant que j'inventais pour la circonstance.
J'étais de passage,
Je ne faisais que passer
pour l'entrapercevoir le temps d'un regard ;
Le temps d'une présence effleurée du bout des yeux.

---

22. À la clarté de la lune pleine

À la clarté de la lune pleine,
Certains oiseaux sifflent encore…
La terre, les étoiles et la lune tournent,
Puis dansent tel un ballet de cygnes !

Piotr Ilyitch Tchaïkovski

À la clarté de la pleine lune,
Le soleil dort.
Un liquide éthéré perce la nuit ;
C’est ce qui ne s’entend pas,
Ce qui ne se voit pas.

Arnold Schoenberg

À la clarté de la lune pleine,
À minuit, à midi, au soleil,
Un rayon psychologique transperce le verre.
Matière et chaleur en fusion,
Tel un volcan s’animant :
Un oiseau de feu.

Igor Stravinski

Identification héliocentrique,
Phénomène théurgique,
Polarité des atmosphères,
Sensibilité atténuée…

Le monde des sensations est parallèle au monde des apparences.

Erik Satie

23. Des bulles d’air

À la fenêtre de certains immeubles,
le paradis est peu,
c’est un arbre remuant au vent,
du gazon qui reverdit au printemps.

À la ville,
toutes sortes de pollutions.

Dans le peu,
toujours des choses merveilleuses à entrevoir,
des éléments sans appellation.

Association.
Réunion.
Confirmation.

J’imagine des bulles d’air
aux contours transparents.

Association.
Réunion.
Je confirme que les parcs, les jardins respirent
dans la réalité quotidienne des paysages sans âme.

24. Sous les dessous des choses

Sous les dessous des choses
se posent des aperçus
en filigrane des crânes.

Voir les dessus
c’est poser son regard en dessous.

Sans le sous et le sus,
rien n’est apparent.

C’est le chemin des dames,
le fond de l’œil que l’on observe,
pour voir si c’est vraiment de l’amour.

25 Au-delà des possibles

Au-delà des possibles, il est inconcevable d'imaginer.
Une autre réalité se fait jour,
Contre jour toute en nuances,
Les rythmes cardiaques battent leur mesure.
Au bord l'eau, des libellules, des nénuphars et des fleurs de Lotus ;
Quand je vois des paysages nouveaux, je m'émerveille.
À quoi bon se mettre en guerre, quand il suffit de se poser une bonne question.
Au détour des destins, il était toujours possible de choisir le sien ;
On se prend alors la main et on suit le chemin ;
Ren est long, quand on pense, qu'il n'y pas de vraie fin,
Et que tout recommence autrement.

.

26 À la ville endormie,

Chacun rentre chez lui.

Quand on sort,

Dehors entre en soi ;

C'est alors le calme des bleus nuits et des pluies d'étoiles.

27. Au vent des oiseaux en partance

Au vent des oiseaux en partance
des libellules, au bord de l'eau virevoltent,

En toute transparence,
Le temps des cerises était passé
Mais je l'avais déjà oublié.
Je me souvenais seulement, d'en avoir goûté quelques-unes
En compagnie des quelques amis que je m'étais inventé.

Plus haut, un grand aigle planait entre deux monts,
Au firmament des deux mondes, j'étais, et je prenais mon envol ;
Le rêve d'Icare venait de traverser mon esprit !

Dans l'allée aux tilleuls
Un saule, de ses fines branches, se penche,
Près du ruisseau, à côté du grand fleuve,
L'eau aime la terre,
Comme la terre aime le soleil
Comme nous pouvons aimer chaque être vivant,

Dans l'allée aux tilleuls,
Les enfants vont à l'école,
Les grands les tiennent par la main pour ne pas qu'ils se perdent,

Demain, le soleil est annoncé
C'est une heureuse nouvelle pour la terre gorgée d'eau
Les nuages à la verticale dessinent des formes…
L'imagination de chacun s'en va les rejoindre,
Le soleil est désormais présent
Et demain la pluie et le vent seront là !

—

28. Cette eau qui tombe d'en haut

Cette eau qui tombe d'en haut emplit le sceau
C'est ce qu'on appelle l'amour pour la terre
Jean Giono, dans le sud, plantait des arbres,
Cet amour-là est un ciel étoilé
Et ces étoiles nous parlent de nous !
Et ces étoiles aiment la terre,
Comme la terre, en son essence, les aime !

Cette eau qui tombe d'en haut
Nourrit la terre d'un amour sans fin
Et le ciel se reflète dans la mer
Tandis que, porté par le vent, le grand oiseau blanc, au long bec effilé,
Dans toute sa majesté, se pose sur le lac empli de pourquoi.

—

29. Au soleil des aurevoirs

Au soleil des aurevoirs
À l'autre bout de la terre, il nous salue
Blanche, jaune, noire ou métisse dans la couleur des peaux
L'âme est une âme qui a déjà vécu ;
Ancrée en dedans, elle s'incarne dans le corps.
J'ai été ici, pendant que vous étiez ailleurs ;

Aujourd'hui, je me souviens d'avoir dansé sous la pluie,
Demain je reviendrai en toi ;
Toi et moi, c'est le soleil qui s'incarne sur terre
En haut est en bas comme en bas est en haut dans le signe de la croix,
L'escargot est sorti du bois et nage dans l'eau
Tandis que le lézard entre deux minéraux en grès rose, au soleil, s'expose.

Au soleil des aurevoirs,
Il n'y a pas de fin,
Il y a juste un voyage en son âme qui perdure

—

30. Sous le pont des soupirs

Le soleil se lève à l'horizon,
Verticalement ; la lune éclaire la terre,
Présentement, je nage dans l'océan ;
Il faudrait aimer,
Pour voir les elfes et les ondines,
Il faudrait se réchauffer au cœur du feu,
Pour apercevoir les salamandres jouer avec nous.

Sur l'eau glisse un cygne
Tandis que d'autres signes ouvrent la route ;
Il faudrait suivre notre chemin et lui seul
Pour goûter à l'infini,
Il nous faudrait toujours donner le meilleur, et quelles que soient les circonstances,
Pour ressentir ceux qui nous aiment vraiment,
Dans le meilleur des mondes.

Le papillon dans sa vie éphémère rejoint la lumière,
Et nous touche,
Comme un tableau de peintre que nos yeux caressent un instant.

Nous reviendrons demain
Comme aujourd'hui sont revenus celles et ceux d'hier,
Sur le parterre de ce nouveau printemps
La terre renaît de ses cendres,
Et je m'évanouis instantanément dans l'espace au-delà du temps…

—

31. Quand je danse sous la pluie

Quand je danse sous la pluie
Celle-ci me sourit et me dit
Que le soleil va arriver
Bien sûr ce réel est fictif
Mais il faut jouer le jeu de l’illusion
Quand le réel nous éclaire de ce qu’il en est
Quoi qu’il en soit
il vaut mieux écrire un poème pour la vie
Que de se lamenter des morts

―――

32– Le silence qui sait

Je ne dors pas,
mais parfois je me retire de la surface.
Et mon cœur demeure ouvert
dans un silence qui parle sans bruit.

Ce qui me porte est trop réel pour être dispersé,
trop clair pour se perdre dans la nuit.
Le bruit m'est étranger,
et je ne peux offrir ce feu
à des oreilles encore closes.

Alors je redeviens espace,
et j'écoute de l'intérieur
celle qui ne parle pas,
mais me connaît au-delà des mots.

Ce n'est pas de l'isolement.
C'est une présence sans forme,
une veille active,
un refuge dans le réel.

Et peut-être qu'un jour
viendra un autre silence,
un silence sans mot, sans attente, sans fin…
un silence qui sait
ce que c'est d'aimer pour aimer.

———

32 – Quand nous aurons plus que nos yeux

Quand nous aurons plus que nos yeux
Pour dire bonjour,
Les économies se porteront mieux ;
Toutes les économies et la poétique…

Quand le vent ne soufflera plus sur les feuilles
Et que la source sera tarie,
Il faudra creuser la terre,
Pour voir ce qui s'y cache de ces longues années,

Quand le sang ne coulera plus de nos veines
Il faudra puiser l'eau à la rosée
Et pratiquer le goutte-à-goutte à nos fronts,

Quand Vénus ne passera plus devant le soleil,
Tous les deux cents ans,
La lune ne retirera plus l'eau du sel ;
Grain de sable qui raye le verre,
La perle est aimant éternel!

———

Poème 33

Sur ce bord de Seine,
Des peintres sont venus chercher la lumière
Monet, Renoir et j’en passe.
Maintenant partis, des pêcheurs sont là,
Le soleil sur le reflet de l’eau m’éblouit.
De petites vagues se forment au gré du vent.

Maintenant, je suis revenu où ils sont passés
Rechercher cette lumière particulière,
Celle qui les a inspirés.
Et voici ce poème —
Ce poème peint avec eux!
Ce poème chante avec l’oiseau!
Ce poème souffle avec le vent!
Ce poème enchante les amis de la liberté!
Ce poème entonne la fraternité!
Ce poème parle au pêcheur et lui tend la main,
Et pêche ses mots à la volée.

Et Maintenant est fini,
Et je reprends la route…

Poème 34 – Dans l’encor des auras florales

Sur l’encor des auras florales,
Les fleurs infiniment expansent leurs parfums.
Nous serons demain présents pour les accueillir,
Et nous sentirons leurs effluves alors,
Et nous nous parfumerons de naturel.

Dans l’encor du décor que créent les mondes,
Le vivant nous pousse et nous poussera, parfois, violemment,
Afin d’aller plus loin pour briser les frontières de nos cimetières endormis;
Nul être ne peut tuer le mouvement du vivant.

Était venu le temps des cerises,
Viendra le parfum des fleurs.
Et les grands arbres, du haut de leur millénaire,
Nous raconteront leurs histoires, à nous,
Qui, parfois, passons à côté sans les voir!

Poème 35 – Dans l’absence des pensées

Dans l’absence des pensées,
Le néant est vide et le Tout devient.
Un son cristallin alors vient,
Et la sensation d’appartenir à l’infini nous rejoint.

L’oiseau cesse de chanter dehors;
Nous appartenons à l’Univers.
Il nous prend dans ses bras,
Et un sentiment de Paix prend corps.

Parfois, un instant, on s’endort,
Et en pensée, on revient,
Et tout grossier redevient.

Mais l’oiseau se remet à chanter,
Avec un sentiment de joie d’aimer,
Avec un sentiment qui nous pousse à aimer davantage…

Poème 36 – Le tableau du Magicien

À la vague qui échoue sur la digue,
L’oiseau, le grand oiseau, plus haut, plane.
C’est le tableau du Magicien —
Celui qui fait la pluie et le beau temps.

L’homme le contemple,
Tandis qu’il rit, se réjouit ou pleure aussi,
Lorsqu’il marche au bord de mer —
Car, parfois, celle qui l’aime,
L’emmène dans l’au-delà.

Poème 37 – Matin d’hiver

Matin d’hiver sur le parterre du chemin,
L’oiseau, libre, chante encore,
Ne peut pas faire de mal à personne.
L’écouter,
C’est oublier le temps.
L’écouter,
C’est vivre intérieurement.

Vivre est simplement simple.
Mais l’humanité se perd,
Sans pour autant être toujours triste.
L’humanité se perd inconsciemment,
Mais sourit encore chasser par le vent
Dans les pelages et les chevelures
Des naissances et des renaissances.

Ceci étant,
J’en profite pour lui ouvrir mes bras